



IRÈNE KMIÉC-ROUSSEAU
ANNE VERMÈS

INFLUENCER
— *comme* —
GANDHI

COMMENT CRÉER DES RELATIONS
POSITIVES ET EFFICACES

EYROLLES

LA GRANDE ET LA PETITE HISTOIRE
AU SERVICE DE L'ENTREPRISE

© Groupe Eyrolles, 2014
ISBN : 978-2-212-55706-0



L'HOMME DES PARADOXES

« Ma vie forme un tout indissociable: un même lien unit toutes mes actions. Elles ont toutes leur source dans un amour inextinguible pour l'humanité. »

Selections from Gandhi par Nirmal KUMAR BOSE,
publié par Navajivan Publishing House, Ahmedabad, en 1948.

Peu d'hommes ont laissé une trace aussi profonde dans l'histoire humaine. Silhouette gracieuse et souriante, Gandhi a traversé ce ^{xx}e siècle de barbaries et a forcé, par sa conduite et son sacrifice, adversaires et ennemis à l'introspection.

Cet homme, qui pratiqua jusqu'aux extrêmes limites et parfois jusqu'à l'absurde la tolérance et la non-violence, se révéla un expert dans l'art d'influencer.

Dans une Inde complexe, multi-ethnique et multiculturelle, il sut réunir des centaines de millions d'hommes prêts à mourir pour lui et leur imposa, sans violence, la cohésion nécessaire pour obtenir un jour l'indépendance.

Quel est le ressort essentiel à l'origine de cet engagement et de cette immense influence ? Pour Jacques Attali, il serait à rechercher dans une humiliation de longue date que l'homme aurait transformée ensuite en quête collective de liberté.

C'est pourquoi nous pencher aujourd'hui sur Gandhi et son action, c'est découvrir les leviers d'une influence qui ne cesse de résonner au cœur des enjeux du ^{xxi}e siècle.

REDÉCOUVRIR GANDHI

Qui est Gandhi ? Un prophète mondial de la non-violence et de l'antiracisme ? Un leader incarné dont l'influence, mélange de compétences et d'intelligence interculturelles, a permis de faire émerger un autre style de leadership ?

Est-il l'exemple sans précédent d'un leader innovant qui se réinvente sans cesse, qui transforme peu à peu, non seulement un environnement mais aussi des hommes partageant une vision à long terme, sans exercer aucune forme de violence ni sur cet environnement ni sur ces hommes ?

Son action doit-elle être comprise comme un « manuel du savoir influencer » où il fait preuve d'une compréhension fine du théâtre d'opération, des leviers d'adhésion, des relais directs et indirects et enfin des cibles finales ?

Comment cet homme complexe et paradoxal est-il devenu l'un des leaders les plus influents au monde ? Encore aujourd'hui, une étude réalisée par la société Pricewaterhouse-Coopers compte Gandhi parmi les cinq premiers leaders qui constituent des exemples, des repères et des références pour les cent dirigeants les plus importants de la planète.

Quelles sont donc les étapes clés dans la construction de ce « leader » influent au point d'être, avec Churchill, un des rares contemporains à ne pas manquer son rendez-vous avec la postérité ?

Par quelles techniques, par quelles méthodes repositionne-t-il la relation des Indiens avec leur nation jusqu'à faire basculer le rapport de force entre l'Inde et la Couronne britannique ?

Comment, lorsque l'on naît dans une caste de marchands, peu empreint de conscience politique, trouve-t-on les ressources pour construire une vision du monde qui conduira à transformer son rapport à soi-même ou, plus exactement, à passer de la posture d'humilié et de victime à la posture d'acteur incontournable du futur ?

C'est précisément cet itinéraire de l'humiliation à l'influence que nous cherchons à décrypter, afin que les leaders d'aujourd'hui et de demain puissent y trouver des

ressources, des méthodes, des inspirations pour créer des relations positives, efficaces et fructueuses.

L'exemple de Gandhi permet aussi de revoir cet *a priori*, parfois négatif, que nous pouvons avoir de la notion d'influence, souvent assimilée à de la manipulation. En effet, l'influence nous semble déloyale : celui qui s'y livre ferait preuve de lâcheté, cherchant à éviter l'affrontement direct, peureux face à la démonstration de force, agissant dans son dos, dans l'ombre, en douce, en esprit malin, néfaste, hypocrite... autant d'expressions qui montrent notre aversion pour l'action indirecte, discrète, impersonnelle.

Au travers du personnage et de l'action de Gandhi, il apparaît que l'influence s'inscrit dans un long processus où le discret et l'infime l'emportent sur le spectaculaire et le grandiose. On découvre aussi que le cercle du succès va lier indiscutablement influence et transformation.

En fait, pour Gandhi, l'influence positive et efficace n'est que le résultat d'une longue série de mutations personnelles, sociales et politiques et elle n'intervient que lorsque trois processus ont pu s'accomplir :

- une transformation intime dont l'enjeu est de faire émerger l'être, cet individu authentique et libre ;
- une transformation politique dont l'objectif est de libérer l'inconscient collectif ;
- une transformation spirituelle pour apprivoiser sa peur et s'affranchir de l'acceptation passive.

Cet homme, fragile en apparence et souriant, a réussi le pari insensé de redonner dignité et humanité à trois cents millions d'hommes. Comprendre, éclairer son destin de leader influent nous aide à agir autrement pour notre futur.

Allons à la découverte de ce modèle d'influence au service d'une vision !

NAÎTRE AU CŒUR DE LA PERLE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE

Le destin de Mohandas Karamchand Gandhi prend racine et se mêle intimement avec l'histoire de sa terre natale :

les Indes. C'est alors un territoire immense qui s'étend de l'Afghanistan jusqu'à la Birmanie et présente une extraordinaire variété de cultures, de civilisations et de religions. Plus de trois cents millions d'habitants parlent plusieurs centaines de langues et de dialectes.

C'est de cette Inde, héritière de l'Empire moghol, musulmane au nord du pays et massivement hindouiste dans les principautés vassalisées du Centre et du Sud, que les Britanniques ont fait le joyau sur lequel repose leur Empire. Ils dominent et exploitent un Orient qui alimente les fastes, l'imagination mais surtout l'économie de la Couronne pendant trois cents ans.

Comme souvent dans les expériences de colonisation, la finalité est d'abord une affaire d'argent, ensuite une affaire politique et enfin seulement une affaire de civilisation.

Au début du XVIII^e siècle, l'Inde, à égalité avec la Chine, est au premier rang de l'économie mondiale, totalisant 22 % du revenu de la planète. L'outil économique majeur qui va permettre cet enrichissement notoire de l'Angleterre est l'East India Company, la Compagnie anglaise des Indes orientales.

Cette aventure commerciale commence en 1757, avec Robert Clive, un Anglais audacieux, qui prend le comptoir français de Chandernagor, chasse les Hollandais de la région et installe une compagnie commerciale permettant de maîtriser les flux économiques du Bengale. La Compagnie laisse aux autorités indigènes le pouvoir administratif et s'octroie le contrôle du commerce et des impôts. Elle contraint les artisans bengalis à fournir leurs productions aux manufactures britanniques pour des prix dérisoires. Elle instaure des taxes, prélève des impôts, s'arroe le monopole du sel. Ensuite, progressivement, elle annexe les autres États indiens.

Les richesses du pays sont systématiquement exploitées et les matières premières sont acheminées vers les ports par un réseau ferré important construit par la Compagnie. Les Indes fournissent, à bas prix, de nombreux produits d'exportation pour le marché britannique, et les populations autochtones ont dû délaissier les cultures vivrières et l'artisanat traditionnel au profit de ces cultures : opium, riz, thé, jute, coton... qui représentent, en 1880, jusqu'à 60 % des

exportations de l'Inde. Inversement, les Indes achètent, au prix fort, les premiers produits de l'industrie anglaise, en particulier ceux de l'industrie textile. Gandhi, dans son combat pour l'indépendance, reviendra sur les problèmes de l'auto-suffisance, de l'artisanat traditionnel, des produits d'importation et saura exploiter, à sa façon, le monopole sur le sel.

La conséquence majeure d'un tel développement économique est une terrible paupérisation de la population indienne qui subit de plein fouet plusieurs famines. L'Inde est tellement exploitée qu'elle ne peut subvenir à ses propres besoins. Des milliers d'Indiens émigrent vers d'autres pays comme les États-Unis, Madagascar ou encore l'Afrique du Sud pour vendre, par exemple, leur force de travail à des planteurs anglais ou à des Boers. Ce n'est donc pas un hasard si, pendant les vingt premières années de sa carrière, le destin de Gandhi se confond avec celui des Indiens d'Afrique du Sud.

Au fil des succès économiques de cette East India Company, la colonisation des Indes va devenir une affaire politique. Des lords commencent à réorganiser l'administration au Bengale, puis à l'ouest et au nord de l'Inde. Un résident britannique peut intervenir à sa guise dans la gestion interne de chacune de ces principautés qui ne peuvent traiter ni avec les puissances étrangères, ni entre elles.

En 1857, dans ce contexte tendu et critique pour les populations de l'Inde, éclate la terrible révolte des Cipayes. Un véritable traumatisme pour l'histoire du pays dont Gandhi déclara qu'il fut une humiliation pour l'Inde et une cause de haine contre les Anglais. En 2007, le gouvernement indien désigna officiellement cette révolte comme « la première guerre pour l'indépendance de l'Inde ».

Que s'est-il passé ? Les soldats qui protégeaient les intérêts de la Compagnie, désignés par le nom de Cipayes, étaient recrutés parmi les populations indigènes musulmanes ou hindoues. Aux mépris des convictions religieuses de ces soldats, les Anglais veulent leur faire utiliser des cartouches enduites de graisse animale (de porc ou de vache) dont il faut déchirer le papier qui les entoure avec les dents. Ils décident aussi de déplacer ces troupes par bateau pour

rejoindre la Birmanie, alors que, pour un hindou, traverser les mers et les océans est un acte impur. Cette manœuvre déclenche une violente mutinerie dans les rangs des Cipayes à laquelle viennent se joindre d'autres catégories de la population de l'Inde du Nord et de l'Inde centrale, excédées, elles aussi, par la domination anglaise. La guerre est sanglante et les massacres sont terribles de part et d'autre.

Après la victoire de l'armée anglaise, obtenue au prix d'une violente répression, le gouvernement britannique comprend que l'Inde n'est pas qu'un comptoir commercial, mais qu'elle doit devenir une colonie politique. En 1858, la Compagnie des Indes est dissoute. L'administration des Indes est directement rattachée à la Couronne. Le gouverneur général des Indes prend le titre de vice-roi. Nommé pour cinq ans, il dirige sur place les fonctionnaires britanniques. En 1876, la reine Victoria est couronnée impératrice des Indes. À partir de 1858, la domination anglaise du sous-continent, désignée par le terme de *Raj*, apporte gloire et puissance commerciale à l'Empire britannique.

Cet immense territoire indien n'est contrôlé en fait que par quelques milliers de soldats britanniques et quelques centaines de milliers de soldats indigènes, eux-mêmes encadrés par dix mille officiers. Le tout est géré par deux mille administrateurs solidement formés par l'Indian Civil Service, surnommé à juste titre « corset de fer ». C'est bien peu d'hommes pour presque trois cents millions d'âmes et plus de 4 110 000 kilomètres carrés ! Mais en Inde, personne ne conteste la suprématie des Britanniques, ils sont les maîtres, ils dirigent avec mépris ou indifférence ; c'est ainsi, c'est le destin, maître mot de l'hindouisme.

La colonisation devient une affaire de civilisation après avoir été une affaire commerciale. En effet, les résidents britanniques ne se mélangent pas aux Indiens qui n'ont pas les mêmes droits qu'eux et qu'ils considèrent comme des sous-hommes. Pour les Anglais, l'Inde n'est qu'un cadre qui leur permet d'afficher la grandeur de leur civilisation. Pourtant quelques administrateurs britanniques s'inquiètent de cette situation, parlent d'une humiliation pour l'Inde et s'indignent des conditions de vie d'une population dont 95 % connaît

une vie misérable et immuable, réglée et fixée par l'organisation en castes.

Après la révolte des Cipayes, le gouvernement britannique tire les leçons et comprend que le dialogue a manqué entre son administration et la population indienne. Pour éviter de nouveaux soulèvements et instaurer un échange entre gouvernants et gouvernés, il crée des gouvernements locaux, favorisant ainsi, sans le vouloir, l'émergence d'une élite indienne formée en Inde ou même à Londres. Cette élite, peu à peu, s'oppose aux colonisateurs, cherche à retrouver son identité dans sa propre histoire et dans la multiplicité de ses cultures. Ils sont industriels, journalistes, religieux ou, comme Gandhi, avocats.

UTILISER LES CIRCONSTANCES POUR SERVIR UN DESTIN

C'est dans une région de l'Inde très dynamique, historiquement très commerçante, ouverte sur l'Arabie et l'Afrique, que le petit Mohandas Karamchand Gandhi voit le jour en 1869, à Porbandar exactement, dans l'état du Gujarat, sur la côte ouest. En dévalant les rues étroites de cette ville portuaire multiculturelle, le petit garçon croise des hindous, des musulmans, des parsis. Cette terre est une des plus anciennes cultures et une des plus vieilles entités politiques de l'Inde. Dès le XII^e siècle, cet État joue un rôle essentiel dans l'émergence de leaders pour la longue marche vers l'indépendance. Trois des quatre fondateurs de l'Inde moderne et indépendante sont originaires du Gujarat : Gandhi, Patel et Jinnah.

Ici plus qu'ailleurs, ces trois hommes, devenus avocats, ont appris à gérer la complexité des rapports humains dans un environnement diversifié et mouvant. Ils découvrent les bienfaits de la tolérance et de l'ouverture d'esprit.

Dernier fils d'un quatrième mariage, Gandhi, affectueusement surnommé Mohania, est choyé par son père, « un homme de foi, brave et généreux mais coléreux » se souvient-il dans ses mémoires. Comme ses aïeux, le père de Gandhi exerce le métier de *diwan*, « premier ministre »,

auprès du prince de Porbandar, une sorte de haut fonctionnaire dans ce tout petit État.

La famille appartient à la bourgeoisie administrative locale plutôt aisée (on connaît déjà la tradition de la photographie de famille). De sa mère Putlibai, Gandhi garde « l'impression d'une sainte ». De confession vishnouite (une des formes principales de l'hindouisme), elle se rend au temple tous les jours et observe scrupuleusement les rites et les vœux difficiles comme les jeûnes.

Les Gandhi sont hindous, ils appartiennent à la troisième caste, celle des marchands, les *Vaishyas*, le nom *gandhi* signifiant « épicier ». Le système des castes (ou *varnas*) organise et structure la société hindoue. Les trois castes supérieures sont, dans l'ordre hiérarchique : les *Brahmanes* (ou lettrés), les *Ksbatriyas* (ou guerriers), les *Vaishyas* (ou marchands), puis vient la quatrième et dernière caste, celle des *Sudras* (ou serviteurs). À part et complètement exclus du système des castes, les *Intouchables* exercent toutes les basses besognes considérées comme impures, par exemple s'occuper des morts ou nettoyer les latrines.

Très tôt, dès l'âge de neuf ou dix ans, Mohania éprouve une horreur spontanée pour cette discrimination et les travaux dégradants qu'on fait accomplir aux Intouchables. Il se dispute à leur propos avec sa mère, comme il le fera ensuite dans l'intimité avec son épouse Kasturbai, mais aussi sur la scène politique, en menant un combat pour les Intouchables qu'il préférera appeler *Harijans*, « enfants de dieu ».

Le petit Mohania est un garçon sensible, passionné, ému et transporté par les légendes de Shravana, un fils qui meurt en portant ses pauvres parents aveugles sur son dos et par celle de Harischandra, un autre héros plein de dévouement et de piété.

Cette enfance insouciante de Mohania cesse cependant brutalement avec deux événements majeurs. Le premier, c'est son mariage précoce, « une coupe amère » selon ses propres termes. Pour des raisons économiques, sa famille décide d'organiser une cérémonie de mariages groupés. On marie ensemble le frère de Mohandas, de trois ans son aîné, son cousin et lui-même. Il n'a que treize ans ! Kasturbai,

sa jeune épouse en a douze ! Après le mariage, il joue au petit époux autoritaire avec elle ; amoureux mais jaloux, il la prive de liberté. Il vit très mal la découverte d'une sexualité sensuelle, violente, incontrôlable. Comme elle est illettrée, il voudrait l'instruire, lui qui va au lycée, mais, comme il l'avoue dans le récit de sa vie, à chaque fois le désir charnel ne lui en laisse pas le temps. Cette union se passe mal. Toute sa vie, Gandhi dénoncera la cruelle coutume du mariage d'enfants et n'établira de relation apaisée avec Kasturbai qu'après avoir prononcé son vœu de chasteté, le *brabmacharya*.

Le jeune marié poursuit ses études à l'Alfred High School de Rajkot, ville du Gujarat où son père occupe un nouveau poste. Élève sérieux mais pas particulièrement doué, il est réservé et timide. Il aime beaucoup retrouver un camarade d'enfance, ce vaurien de Cheikh Mehtab, « une mauvaise fréquentation » disent les proches de Gandhi. Le garçon se délecte non seulement à aiguïser la jalousie conjugale de Mohandas mais décide un jour de lui faire boire de l'alcool, manger de la viande et fréquenter des femmes ! Trois grandes transgressions sacrilèges pour un hindou.

S'agit-il d'un simple défi d'adolescents athées en rébellion contre les interdits culturels et les systèmes religieux ? D'une question de mode pour imiter les Anglais et être aussi forts que ces mangeurs de viande ? Toujours est-il que le jeune Gandhi se laisse tenter. Il boit, mâche quelques morceaux de son plat de viande de chèvre mais recrache le tout ; dans la maison close, il ne fait rien. C'est comme si, en lui, s'exerçait un contrôle intérieur en résonance avec son être profond. Pourtant, à l'époque, il est foncièrement athée, ce n'est donc pas une crainte religieuse qui l'arrête mais un instinct, encore en germination, de fidélité à soi, de résistance à la manipulation.

Le second événement qu'il porte toute sa vie comme une blessure jamais refermée est la mort de son père, en 1886. Gandhi a seize ans. Depuis des semaines, Karamchand Gandhi est très malade, Mohandas l'assiste, le soigne avec amour et dévotion. Présent chaque soir à ses côtés, il écoute réciter le *Ramayana*, assiste aux conversations religieuses

que tiennent les amis musulmans, les amis parsis de son père, les moines *jaïns* qui rendent visite au malade. Le jeune homme acquiert naturellement un esprit de tolérance religieuse. Mais un soir, il a très envie de sa femme Kasturbai qui est déjà enceinte. Elle est dans sa chambre, couchée. Alors il quitte le chevet de son père et en confie la surveillance à un oncle. Quelques instants plus tard, un serviteur avertit le jeune homme que Karamchand Gandhi vient de rendre l'âme. N'avoir pas pu recueillir le dernier souffle de son père parce qu'il avait envie de faire l'amour à sa femme, Gandhi ne se le pardonne pas. À cette tragédie, s'ajoute le décès de l'enfant de Kasturbai qui ne vit que quelques jours. Depuis cet événement, pour Mohandas, la sexualité se couvre d'un voile sombre de culpabilité et de honte. Il la considère comme une pulsion qui détourne de l'essentiel et du chemin de la Vérité. Il n'aura de cesse de s'efforcer de la contrôler et d'en réorienter l'énergie.

Le père a disparu, la situation financière est délicate. La famille Gandhi doit envisager l'avenir et elle compte sur Mohandas qui a réussi son examen de sortie de la *high school* de Rajkot. On réfléchit. Avocat est un métier autorisé aux *Vaishyas* et lucratif qui pourrait lui permettre de prétendre, plus tard, comme son père, à un poste de *diwan*. Enfin... devenir avocat pour un élève si timide qu'il n'a même pas pu lire, sans bafouiller, le petit compliment de fin d'études qu'il avait rédigé... Le chemin promet d'être escarpé.

Malgré tout le jeune homme accepte l'idée d'embrasser la carrière d'avocat. Malheureusement, le premier semestre de ses études supérieures est catastrophique. Mohandas est dépassé par un enseignement intégralement dispensé en anglais. Très vite, il comprend que réussir sera difficile, voire impossible. La concurrence, en effet, est extrêmement rude au sein de cette classe moyenne indienne qui cherche, à tout prix, à se diplômer pour intégrer l'administration du *Raj*.

En fait, le cursus des études est bien plus difficile en Inde qu'en Angleterre ! C'est ce qui justifie la décision familiale de l'autoriser à partir pendant deux ans pour suivre des cours de droit à Londres. Il pourra comme cela y décrocher plus

facilement son diplôme d'avocat. On mise tout sur lui, la famille consent à un vrai sacrifice pour financer ce projet et parie sur sa future réussite. Seule sa mère Putlibai résiste. Comment respecter, si loin du Gujarat, les lois de la pureté hindoue ? À moins que son fils ne lui jure solennellement de ne toucher ni au vin, ni à la viande, ni aux femmes ? C'est ce qu'il fait. Cependant l'accord de la famille ne suffit pas pour quitter l'Inde, il faut aussi celui de la communauté des *Vaishyas* puisque Mohandas appartient à la caste des marchands.

Il doit les consulter et obtenir leur accord pour entreprendre son voyage. Il risque d'essuyer un refus, il le sait. Pour un hindou de sa caste, il est strictement défendu de traverser les mers et les océans. On se rappelle que c'est l'un des motifs de la révolte des Cipayes. Gandhi bataille ferme face aux aînés de sa communauté qui menacent de l'excommunier. Puisqu'il maintient sa décision de partir, le conseil le déclare *paria*, c'est-à-dire exclu de la communauté, et quiconque viendra à son aide sera puni d'une amende.

Tant pis, Mohandas Gandhi tient bon, résiste et achète son billet de passager. En faisant le choix de la transgression, en passant délibérément outre l'interdiction, il a pris en main son destin. Voilà bien un acte de désobéissance, son premier *swaraj*, son premier geste d'autodétermination. La grande âme, la figure du *Mahatma* s'esquisse.

S'ACCULTURER À LA CULTURE DOMINANTE

Comme un acte de liberté, le départ pour Londres offre à Mohandas de suivre un itinéraire hors du temps et de l'espace indien. À bord du bateau qui l'emporte, le jeune homme marque physiquement cette rupture en coupant son chignon, un des signes extérieurs de son appartenance à la caste des marchands.

Partir le met en marche, en mouvement, dans un élan de l'être qui rompt avec la sédentarité et l'immobilité. Il laisse à Porbandar sa femme, son fils premier né, et s'embarque vers un monde inconnu, un avenir incertain auquel il ne songe pas vraiment pour le moment, enivré de la joie de découvrir

cette Angleterre qu'il admire tant et pour laquelle il conservera toujours une amitié intacte.

Il a tout à apprendre. Sur le bateau, comme un avant-goût de Londres, il croise des fonctionnaires et des militaires qui rentrent chez eux. Chaque détail l'étonne chez ces Britanniques, leur langue qu'il ne comprend pas, leur comportement, leurs tenues vestimentaires. Mal à l'aise et maladroit dans ce milieu, il s'enferme dans sa cabine durant la traversée. Comment se tenir à table ? Lire un menu et utiliser des couverts ? Comment se comporter en société ? Comment s'habiller ? Il a tout à découvrir des codes européens. Il en prend cruellement conscience le 29 septembre 1888, lorsqu'il débarque à Londres en plein automne, vêtu d'un costume de flanelle blanche et que tout le monde le regarde en souriant !

Qu'à cela ne tienne. Mohandas relève le défi et déploie toute son énergie pour s'adapter à la vie anglaise. Il a l'ambition de ressembler à un vrai gentleman. Doté d'une coquetterie de dandy et soucieux de son apparence physique, il s'habille à la mode, porte la cravate, un costume taillé sur mesure, un chapeau. Pour acquérir les bonnes manières, il suit aussi des cours de violon, des cours de danse, des leçons d'élocution. Il voudrait tellement corriger sa timidité maladive qui le gêne, l'empêche de parler en public, lui donne des sueurs froides et le secoue de tremblements nerveux. Ce serait quand même bien de la surmonter... surtout pour un futur avocat qui doit savoir s'adresser à un auditoire avec assurance.

Mais, pour l'Indien qu'il est, la vie quotidienne et l'adaptation aux coutumes locales ne sont pas faciles. La nostalgie l'envahit et l'argent lui est compté. Il surveille donc sa bourse, et ses efforts à économiser chaque shilling sur chaque dépense, en particulier sur ses trajets, lui font expérimenter avec bonheur les vertus de la marche à travers les rues de la ville. Il attribue à ses longs trajets quotidiens sa santé de fer. La marche comme une hygiène de vie, une harmonie entre le corps et la pensée en mouvement, une méditation rythmée, commence sur les trottoirs mouillés de Londres. La contrainte de cheminer à pied se métamorphose

en chemin de spiritualité ! Et il en parcourt des kilomètres à travers la ville pour ne pas manger de viande, respectant ainsi la promesse faite à sa mère, et trouver des restaurants végétariens. Plusieurs de ses compatriotes indiens, qui vivent aussi à Londres et ont endossé l'habit britannique depuis longtemps, lui ont conseillé de se mettre au régime anglais et à l'alimentation carnée. Rien n'y fait, il résiste.

Par hasard au cours de ses pérégrinations, il entre en contact avec la London Vegetarian Society dont il devient rapidement un membre élu et actif. Il se lie d'amitié avec plusieurs personnes, des intellectuels passionnés de diététique mais aussi de spiritualité, ouverts, curieux de la culture indienne et, pour certains même, des spécialistes de l'hindouisme.

Paradoxalement, c'est à Londres, loin de son Inde natale, qu'il découvre que le végétarisme peut être un art de vivre, un bonheur moral et alimentaire. Il opte alors définitivement, par conviction intime, pour ce régime.

Chaque jour, il lit la presse, progresse dans sa maîtrise de l'anglais, se cultive. Ses amis lui font découvrir deux ouvrages de Sir Edwin Arnold qui le transportent : une biographie de Bouddha, *La Lumière de l'Asie* et une traduction de la *Bhagavad Gîta*, l'un des textes fondamentaux de l'hindouisme. Il est ébloui. C'est donc loin de chez lui, dans une traduction anglaise que Mohandas lit, pour la première fois, le texte sacré de sa propre religion, et vit sa première révélation sur la spiritualité de l'Inde ! Il découvre aussi le « Sermon sur la montagne », extrait du Nouveau Testament, un autre texte important qui le marque profondément.

Les examens se passent bien, et le 11 juin 1891, Mohandas est inscrit au barreau de Londres. Le scénario idéal semble se dessiner : retourner en Inde, retrouver sa mère, sa femme, son fils, ouvrir un cabinet à Bombay pour assurer le bien-être de la famille qui a placé tant d'espoirs en lui.

Mais non, rien, vraiment rien, ne va se dérouler selon ses prévisions. Arrivé à Bombay en juillet, il apprend que sa mère est morte. Il retrouve femme et enfant qu'il veut habiller à la mode européenne ; s'ensuivent des disputes sans fin. Il commence à plaider à Bombay où il s'est installé.

C'est difficile. D'abord parce qu'il est toujours gêné par sa timidité malade, mais aussi parce qu'il a appris le droit anglais et ne connaît rien du droit indien ni des coutumes locales. Les rêves s'envolent. Kasturbai attend un deuxième enfant, il faut se rendre à l'évidence, reconnaître l'échec, fermer le cabinet et trouver un emploi.

Il quitte Bombay pour travailler chez son frère, un modeste avocat de Rajkot. Le sort continue à s'acharner sur lui en ce jour de 1892 où il est humilié pour la première fois. Chargé, en tant qu'avocat, de présenter une requête auprès du *resident* anglais de Rajkot, il est reconduit par les épaules et jeté dehors. Gandhi parle d'un « choc » qui changea le cours de sa vie. Il comprend qu'il doit se tenir sur ses gardes face au racisme des Blancs. Une leçon pour l'avenir.

Le bilan de ce retour en Inde est sévère. L'avenir de la famille n'est pas assuré car Gandhi n'a pas rempli sa part du contrat. Il faut rebondir.